

Dossier d'information

Ennemi public

Mise en scène de Thierry Roisin

D'après *Un ennemi du peuple* de Henrik Ibsen



Mercredi 23 mars 2011, 20h30, Equinoxe

Dossier d'information réalisé par les enseignants missionnés au service éducatif, avec la collaboration de Jeanne Champagne.

E q u i n o x e

Scène Nationale de Châteauroux

D'après : *Un Ennemi du peuple*
d'Henrik Ibsen

MISE EN SCÈNE
thierry roisin

TRADUCTION ET ADAPTATION
frédéric révérend

COLLABORATION ARTISTIQUE
olivia burton

AVEC
xavier brossard
éric caruso
yannick choirat
noémie develay-ressiguier
didier dugast
dominique laidet
florence mesure

SCÉNOGRAPHIE
laure pichat

LUMIÈRES
gérald karlikow

COMPOSITION MUSICALE
françois marillier

COSTUMES
laurianne scimemi

NOTE D'INTENTION

Ennemi public est une comédie féroce, dérangeante, d'une actualité saisissante. C'est une pièce à suspense, traversée par deux questions qui se font face : l'idéal de justice et de vérité d'un côté, la lâcheté humaine de l'autre.

Rapide rappel des faits : dans une ville d'eau nordique, tout le monde se réjouit de l'ouverture d'une station thermale qui va offrir paix et prospérité à la communauté grâce aux revenus juteux du tourisme en plein essor. Mais voilà : le Dr Stockmann, médecin en chef de la station, découvre que les canalisations puisent dans un infect cloaque et procureront aux curistes, au lieu du bien-être escompté, une dysenterie carabinée. Il préconise des travaux d'assainissement qui obligent à la fermeture du site et à l'augmentation des impôts. Sur le point d'annoncer la nouvelle, Stockmann est d'abord soutenu par tous les progressistes de la cité et la presse. Mais rapidement, il se retrouve seul à énoncer une vérité que personne ne veut entendre et surtout pas son propre frère, maire de la ville. Un terrible bras de fer s'engage dont Stockmann et les siens ne se relèveront pas. Ses professions de foi iconoclastes lui vaudront les huées, le bannissement et la solitude.

Derrière cette fable implacable, c'est la question de l'idéal de justice et de vérité qui est posée, et dans des termes finement complexes, car si Stockmann fait un temps figure de héros justicier, - qui fait penser au James Stewart de *Mr Smith au Sénat* - il y a aussi en lui un Saint-Just qui sommeille. Comme souvent chez Ibsen, l'histoire est simple au premier abord, mais rapidement le spectateur est placé devant des personnages qui échappent au cadre des archétypes et portent une complexité qui les rend éminemment humains.

L'opposition entre les frères révèle deux aspirations contradictoires auxquelles chacun est un jour confronté : le désir de justice et le respect des limites. Que devient la quête d'idéal quand elle oblige à transgresser les normes et les institutions établies et met en péril le confort individuel ? Jusqu'où peut aller un individu isolé ? Vers quel vertige est-il entraîné par son désir d'action ? L'héroïsme à ce compte-là est-il sublime ou absurde ? Ce sont toutes ces questions qui donnent à la pièce sa tension palpitante.

Au-delà du combat que se livrent les deux frères pour le bien de la ville et de la société, la pièce met en avant les comportements particulièrement veules et parfois hystériques de tous ceux qui cèdent à la pression du pouvoir et de l'opinion, après avoir soutenu bruyamment une vérité contraire. Au final, on se dit que la lâcheté décidément se porte bien et que la connerie, même démocratique, est toujours largement majoritaire.

L'actualité du sujet est évidente, stupéfiante même. Comment ne pas penser aux pressions récentes sur l'utilisation des vaccins, ou encore à l'affaire du sang contaminé, à ces dispositifs liés à la santé publique, mais dont l'origine reste souvent trouble ? De façon plus générale, la pièce fait écho à ces situations que nous observons autour de nous, où les décisions semblent fondées sur le seul intérêt économique, les seules retombées à court terme au détriment de l'intérêt général.

La recherche de la vérité est un thème essentiel du théâtre. Et chez Ibsen, il revêt une dimension très particulière : ses héros sont souvent des êtres qui, comme Stockmann, sont habités par des exigences absolues et vont chercher la vérité jusqu'à l'exploit : ils aspirent à une sorte de vie idéale d'où jaillirait un bonheur dont bénéficierait la société toute entière.

L'auteur lui-même semble animé par cette quête d'absolu qui se traduit, pièce après pièce, par une démarche proche de celle d'un scientifique qui rassemble des souris de laboratoire pour mieux étudier leur comportement.

Le théâtre d'Ibsen est souvent associé à un théâtre psychologique, à des conversations de salon. Or, j'observe dans cette pièce un théâtre toujours actif, extrêmement drôle, où le suspense est constant. On a affaire à un système de dialogues très construits, portés par des personnages qui ne se cantonnent jamais à une intériorité ou à un épanchement de leurs états d'âme, mais où les mots sont là pour faire constamment avancer l'action.

La dimension comique est ici essentielle : Ibsen, après le relatif échec des *Revenants* en 1881, écrit une comédie où il fait figurer de nombreuses connaissances et peint, sous l'angle de la satire, une société qu'il connaît bien.

Tout doit reposer pour nous sur le plaisir de jeu, un rythme très soutenu et un humour diabolique.

Thierry Roisin

Extrait d'une interview de Thierry Roisin dans *La Terrasse*, n° 185 de février 2011.

Vous montez cette année *Ennemi public*, d'Ibsen. Pourquoi ce choix ?

T. R. : Cette pièce m'intéresse dans sa réactualisation. Le premier travail a consisté, avec Frédéric Révérend, à la retraduire et à la réadapter à un parti pris théâtral (absence de quatrième mur et adresse directe) qui nécessitait une langue plus fluide et plus percutante. On va tenter le pari d'un théâtre ardent, qui mette le spectateur à une place active : cette pièce en offre l'occasion de façon très intéressante.

Vous retrouvez avec elle la question de la nature de la démocratie, que vous avez déjà interrogée.

T. R. : On retrouve dans cette pièce des thèmes chers à Ibsen mais c'est sa dimension politique qui est la plus excitante. La pièce raconte la primauté des considérations économiques sur les autres priorités, notamment de santé publique. La pièce se passe dans une petite ville d'eaux. Le médecin de l'établissement thermal en plein essor découvre que les bains sont pollués. Dans un premier temps, la presse et les notables ne peuvent que féliciter le médecin de sa découverte. Mais celui-ci va voir le maire, qui est son frère, et à partir de cet instant tout est mis en place pour que cette vérité ne soit pas révélée, pour que le médecin soit écarté de la vie publique jusqu'à la déchéance complète. Ce qui est passionnant dans cette fable, c'est d'une part cette donnée économique, et d'autre part la remise en cause politiquement incorrecte de la démocratie. Le médecin détenteur de la vérité est en but à une majorité hostile : Ibsen pose la question d'une minorité esclave qui peut avoir raison contre l'avis de la majorité composée de moutons qui suivent le mouvement ! Je crois qu'aujourd'hui, cette question est au bon endroit !

Stockmann, le médecin, est un de ces lanceurs d'alertes que vous évoquez.

T. R. : Ibsen ne se contente pas de faire l'apologie du lanceur d'alertes. Son propos est plus subtil. C'est une pièce sur la lâcheté dont il analyse les mécanismes et les effets : comment une société saine peut s'emballer, s'aveugler elle-même et faire perdre sa lucidité au héros. Stockmann est porté par un idéal et sa radicalité tranche de façon salutaire avec la *realpolitik*. Mais en même temps, Ibsen livre une vraie critique de ceux qui veulent sauver le monde. Il y a là une vraie et passionnante complexité.

Propos recueillis par Catherine Rober

IBSEN ET ENNEMI PUBLIC.

Lorsqu'il écrit *Ennemi public* en 1882, Ibsen vit et travaille en exil depuis presque vingt ans. Ses expériences au sein des deux théâtres de Christiania (aujourd'hui Oslo) en tant que directeur puis conseiller artistique se sont révélées épuisantes et frustrantes : écrasé par le travail de gestion, le dramaturge n'a pas suffisamment de temps pour écrire. Las de ses échecs et écoeuré par la médiocrité de la vie politique dans son pays, Ibsen veut quitter la Norvège. En 1862, il décroche enfin une bourse de voyage et part pour Rome. Pendant trente ans, Ibsen se partage entre l'Italie et l'Allemagne, envoyant régulièrement à son éditeur danois une nouvelle pièce dont il guette fébrilement l'accueil à distance.

A partir de 1877, Ibsen abandonne définitivement les fresques historiques et les drames lyriques pour se consacrer à des pièces écrites en prose sur des sujets contemporains. Il en écrit douze, parmi lesquelles ses oeuvres considérées comme majeures. La première de ce cycle est *Les Piliers de la société* (1877) où Ibsen se livre à une critique virulente des notables à travers la figure du riche consul Bernick, armateur, qui se présente comme un homme respectable alors qu'il a eu un enfant illégitime avec sa maîtresse, qu'il a volé de l'argent à sa mère, et qu'il a fait accuser à sa place son beau-frère, lequel a dû fuir le pays. Vient ensuite *Une maison de poupée* (1879) dont le succès de scandale, fulgurant, lui assure désormais une renommée internationale. Aussi quand la pièce suivante, *Les Revenants* (1881), essuie un échec cuisant, au point d'être refusée par tous les théâtres scandinaves et d'être créée tout d'abord à Chicago, l'affront et la blessure sont immenses. L'écriture d'*Ennemi public* prend sans doute sa source dans ce désarroi et ce dégoût.

L'écrivain pourrait bien être lui-même le modèle de son héros : le médecin qui dénonce la pollution de l'eau dans une ville thermale et essuie des injures semblables à celles dont Ibsen fut l'objet l'année précédente, lorsqu'on l'accusa d'avoir creusé, avec *Les Revenants*, un « égout à ciel ouvert ».

Il en résulte une satire politique féroce. « Le Dr Stockmann et moi nous sommes bien entendus ; nous sommes d'accord sur tant de choses. Il permettra aux gens de tolérer que passent ses lèvres des choses qu'ils n'accepteraient pas si diligemment si elles venaient des miennes. [...] Cela tient fortement du genre de la comédie, mais a aussi un thème de base très sérieux. »

Ennemi public est le symétrique des *Piliers de la société*. Ici il est question de l'attrait pour l'argent. Ce sont les gens de la ville qui bafouent les valeurs morales fondamentales. Ibsen se livre à une entreprise de démystification des discours politiques et moraux qui ne servent que de cache-misère aux ambitions personnelles et aux vues politiques et économiques à court terme. Ceux qui agitent le drapeau de l'intérêt général ou de la défense du peuple sont des notables établis ou aspirants qui ne visent finalement qu'à la sauvegarde de leurs intérêts privés. On voit pourquoi la pièce suscita la désapprobation en Norvège et fut accueillie, lors de sa création en France en 1893 par Lugné-Poe, aux cris de « vive l'Anarchie ! » Ibsen ne comprit pas cette interprétation, liée à un contexte politique national qui lui était étranger. Toujours en France, la pièce fut l'objet de nouvelles projections cinq ans plus tard, à la faveur des passions qui se déchaînaient autour de l'affaire Dreyfus. Cette fois Stockmann fut acclamé par des « vive Zola ! » La pièce se diffusa au même moment dans toute l'Europe. Stockmann devint le rôle préféré de Stanislavski et suscita l'enthousiasme partout où il s'exprima.

Le succès d'*Ennemi public* diminua après guerre, même si le texte n'a cessé d'être régulièrement mis en scène et fut même adapté au cinéma, notamment par Satyajit Ray. Est-

ce sa dimension parodique qui l'a mise un peu à l'écart, au profit des grands drames auxquels Freud et toute la psychanalyse ont donné leurs lettres de noblesse ? Quoiqu'il en soit, *Ennemi public* est une véritable machine théâtrale à la précision d'une horloge suisse, aussi décapante que puissante, où la dénonciation politique croise la peinture d'une humanité pétrie de contradictions. Il est douteux qu'aujourd'hui Stockmann soit applaudi au nom d'un seul homme : c'est que chaque citoyen, aux prises avec un monde déboussolé, se sera reconnu.

EQUIPE ARTISTIQUE

Thierry Roisin- metteur en scène

Thierry Roisin poursuit des études littéraires d'allemand et de suédois à Paris, avant de devenir comédien. Formé sur le tas, il intègre pendant dix années plusieurs compagnies théâtrales. En 1985, il fonde avec la complicité de François Marillier, percussionniste et compositeur, la compagnie Beaux-Quartiers.

Pendant presque vingt ans, un réseau d'artistes proches a accompagné régulièrement ses créations, parmi lesquels Jean-Pierre Larroche, scénographe, Gérald Karlikow, éclairagiste, Frédéric Révérend, dramaturge. Subventionnée par la DRAC Ile-de-France à partir de 1987, la compagnie a donné naissance à 21 spectacles qui ont été présentés en France et à l'étranger. Elle a été en résidence au Théâtre des Arts de Cergy-Pontoise, puis au Centre Dramatique National des Alpes, à la Scène Nationale de Belfort. La rencontre avec l'équipe des acteurs sourds d'I.V.T. et les recherches autour de la langue des signes ont marqué son parcours. Un compagnonnage avec le Théâtre de la Cité Internationale à Paris lui a permis d'y présenter la plupart de ses créations et d'animer parallèlement plusieurs ateliers de pratique artistique.

Les créations ont été marquées par le fameux « faire théâtre de tout » lancé par Antoine Vitez, vécu comme une invitation à de nouvelles écritures scéniques, dans le souci de rester accessible. Dans cet esprit d'ouverture, les spectacles ont abordé aussi bien des textes du répertoire (Sophocle, Georg Büchner, Marlowe), que des écritures contemporaines (Sarah Kane, Henry Bauchau, Herbert Achternbusch, Paul Valéry, Manuela Morgaine, Jonas Gardell), des adaptations de nouvelles (Gustave Flaubert, Satyajit Ray, Gertrude Stein), des récits de voyage (Alexandra David-Neel, Tintin au Tibet), des textes philosophiques (Montaigne, Leopardi), des textes poétiques (le Kamasoutra), sociologiques (*La Misère du monde* de Pierre Bourdieu). En juillet 2004, Thierry Roisin est nommé directeur du Centre Dramatique National Nord/Pas-de-Calais, La Comédie de Béthune, où ont été créés : *Kilo*, pièce de cirque avec les étudiants du Centre National des Arts du Cirque, co-mise en scène avec Jean-Pierre Larroche, *Crave (Manque)* de Sarah Kane (2005), *L'émission de télévision* de Michel Vinaver (2006), *Montaigne*, d'après les *Essais* de Montaigne (2007-2008-2009-2010), *La Grenouille et l'architecte, variations libres sur la démocratie*, (2009-2010), *Deux Mots* de Philippe Dorin (2009-2010).

Frédéric Révérend- traduction et adaptation

Frédéric Révérend, autrefois étudiant à l'université de Stockholm, artiste polygraphe, collabore depuis de nombreuses années avec Thierry Roisin. Il a été, notamment, son dramaturge pour *Montaigne*, *Antigone*, *Woyzeck*. Il a récemment coécrit avec Dgiz le texte du *Malheur de Job* (m.e.s. Jean Lambert-wild, Comédie de Caen), accompagné Stéphane Olry dans *13 semaines de vertu* (Festival d'Automne) et François Rancillac dans *Le Bout de la route* (Th. De l'Aquarium). Frédéric Révérend a également mis en scène *Finifini* (Th. Paris-Villette, avec Damien Bouvet), *Le rapport de Brodeck* (Comédie de Caen, avec Eric de Dadelsen) et cosigné avec Jean-Pierre Larroche et Michel Musseau l'opéra *Le concile d'Amour* (Opéra de Nantes).

Frédéric Révérend est actuellement en résidence d'auteur au Château de La Roche-Guyon (EPCC) et a publié en 2008/2009 *L'invention d'un château* et *Le Coffre meurtrier* (éd. De l'Amandier). Parmi ses traductions antérieures : Strindberg (*Mademoiselle Julie*, *Le Chemin de Damas*) et Ibsen (*Peer Gynt*). Par ailleurs on a pu le voir comme acteur dans le film *Séraphine* (de Martin Provost)

Olivia Burton- collaboratrice artistique

Agrégée de lettres modernes, Olivia Burton s'est formée au travail de plateau au Piccolo Teatro auprès de Giorgio Strehler puis a travaillé comme assistante à la mise en scène avec Gildas Bourdet, Didier Bezace, Alain Ollivier. Elle est aussi réalisatrice de films documentaires. Depuis 2007, elle collabore à la conception des projets mis en scène par Thierry Roisin (*Montaigne, La Grenouille et l'architecte, Deux Mots*) et travaille également à la programmation de la Comédie de Béthune.

Laure Pichat- scénographe, architecte

Laure Pichat mène une double parcours d'architecte et scénographe. Depuis 2003, elle signe les costumes et la scénographie des spectacles de Jean-Yves Ruf au théâtre et à l'opéra (*La Passion selon Saint Jean* d'Antonio Tarantino, *Così fan tutte* de Mozart, au Studio Bastille, *L'Apprentie, le cuisinier, les odeurs et le piano*, Théâtre du Granit à Belfort, *Madrigaux guerrier et amoureux* de Monteverdi, production de l'Opéra de Paris pour le studio Bastille, *Kroum l'ectoplasme* de Hanokh Levin, Haute école de Théâtre de Suisse Romande, *Silures, Par les Cornes*, d'après des textes de Juan Cocho, théâtre de la Manufacture de Nancy, *UnPlusUn ...*)

Elle collabore également avec la Compagnie du Bonhomme, Grégoire Monsaingeon et Vincent Colin. Laure Pichat a réalisé la scénographie de *La Grenouille et l'architecte* mis en scène par Thierry Roisin en 2009.

Gérald Karlikow - éclairage

En tant qu'éclairagiste il a notamment travaillé sur *l'Assassin sans scrupules...* de Henning Mankell, mise en scène de Blandine Savetier (2005), *Dialogues têtus/extraits des Opérette morali* de Giacomo Leopardi, mise en scène de Thierry Roisin (2003), *Woyzeck* de Georg Buchner, mise en scène de Thierry Roisin (2001), *Stabat mater furiosa* de Jean-Pierre Simeon, mise en scène de Blandine Savetier (2001), *Quoi où* de Samuel Beckett, mise en scène de Stuart Seide (1996). Récemment, il a également réalisé les lumières de *Montaigne* et de *Deux Mots* de Philippe Dorin, mis en scène par Thierry Roisin.

François Marillier- compositeur, percussionniste

Après des études au CNR de Boulogne-Billancourt et à l'école de batterie Dante Agostini, il se rend compte que la vie de musicien d'orchestre ne lui suffira pas. Par chance, le hasard des rencontres lui offre un autre chemin : ayant découvert au travers du travail de Georges Aperghis, Jean-Pierre Drouet ou Gaston Sylvestre, un monde où l'art musical et théâtral sont intimement mêlés, il se passionne dès lors pour le rapport entre la musique et le spectacle vivant. Il crée, en 1985, la compagnie Beaux Quartiers avec le metteur en scène Thierry Roisin et y compose et interprète les musiques des spectacles : *La Patience, Les Pierres, Noé, Antigone, Tohu-Bohu, Woyzeck, Dialogues têtus, Kilo, Crave, L'émission de télévision, Montaigne, La Grenouille et l'architecte*. Ouvert à des formes variées de musiques, et confortant son image de compositeur, musicien-comédien, bricoleur d'instruments, il participe à de nombreux spectacles avec : Peter Brook (*La Tempête*), Jean-Louis Barrault (*Théâtre de Foire, Les Oiseaux*), Philippe Adrien, Blandine Savetier (*LePrésident, La petite pièce en haut de l'escalier*), Vincent Colin, Gilles Zaepffel (*Alices en Afrique*), Philippe Carbonneaux (*Pour un oui ou pour un non*). Avec les compositeurs Nicolas Frize, Richard Dubelski, le chorégraphe Christian Bourigault ou les chanteurs Serge Hureau (*La grange aux loups, Jeu de massacre, Le jardin des métamorphoses*), Frédérique Wolf-Michaux, Nasrin Hosseini et Rachel des Bois avec qui il réalise les 2 albums «Tidam» et « Mon p'tit monde » chez Barclay.

Yannick CHOIRAT - comédien

Il est formé de 1993 à 1994 au Cours Véra Gregh / Tania Balachova. En 1996, il obtient une licence d'études théâtrales à la Sorbonne Paris III et de 1999 à 2002, il suit une formation à l'école du Théâtre National de Strasbourg (TNS). De 1994 à 1999, il est membre de la compagnie Entrées de Jeu (Théâtre forum) sous la direction de Bernard Grosjean. De 2002 à 2004, il est membre de la troupe permanente du T.N.S. sous la direction de Stéphane Braunschweig, il jouera

dans *Nouvelles du plateau S.* de Oriza Hirata, mise en scène de Laurent Gutmann (2003 - 2004), *La famille Schrockenstein* de Heinrich Von Kleist, mise en scène de Stéphane Braunschweig (2002 - 2004), *Prométhée enchaîné* d'Eschyle, mise en scène de Stéphane Braunschweig (2002), *Nomades sans ciel*, mise en scène de Nadia Vadori (1997).

Il joue également dans *Violences-reconstitution* de Didier-Georges Gabily, mise en scène de Yann-Joël Collin / Cie la nuit surprise par le jour (2003 - 2004), *Théâtre à la campagne* de David Lescot, mise en scène de Gilles Cohen (2005) ; *Le bourgeois, la mort et le comédien* de Molière (d'après *Les précieuses ridicules*, *le Tartuffe* et *le Malade imaginaire*), mise en scène de Eric Louis / Cie La nuit surprise par le jour (2005 - 2007). Il interprète l'unique rôle dans *Montaigne* mis en scène par Thierry Roisin de 2008 à 2010.

Au cinéma, dans *J'attends quelqu'un* de Jérôme Bonnell (long) en 2006, *La petite chambre* d'Elodie Montibert en 2002 (court).

à la télévision, *Vous les femmes* d'Olivia Cote et Judith Siboni (Réal. David Lanzmann - Téva - Calt production (2007), *Ange Espérandieu* d'Alain Schwarzstein - Téléfilm M6 (1994) et plus récemment, dans la série télévisée *Caméra Café* créée par Bruno Solo et Yvan Le Bolloc'h (2010 - M6).

à la radio, *Le Groupe XXXIII refait le vol au dessus de l'océan sous les yeux de Walter Benjamin*, direction Jean-François Peyret et Jacques Taroni (France Culture), *Les derniers jours de l'humanité* de Karl Krauss, direction Enzo Cormann et Jacques Taroni (France Culture) en 2000.

Dominique LAIDET - comédien, metteur en scène

Il est formé au Conservatoire national de Région de Grenoble, sous la direction de Louis Beyler et André Desprès ainsi qu'au CREFATS par Philippe Morier-Genoud. Il fonde avec Chantal Morel et Gilles Najean le groupe Alertes en 1979, et travaillera ensuite avec elle au sein du CDNA (Centre Dramatique National des Alpes) et de l'Equipe de Création Théâtrale jusqu'en 1994. Il travaille également sous la direction de Louis Beyler, Jean Vincent Brisa, Serge Papagalli, Yvon Chaix, Georges Lavaudant, Bruno Boeglin, Ariel Garcia-Valdès, Clothilde Aubrier, Moïse Touré, Dominique Pitoiset, Guy Delamotte, Dusan Sabo, Pascale Henry, Patrick Le Mauff, Jean-françois Matignon, Enzo Cormann, Emilie Le Roux, Jean-Cyril Vadi, Gilles Granouillet... Il a mis en scène ou co-mis en scène des textes de Bernard Comment, Serge Valletti, M'hamed Ben Guéttaf... Il est membre du collectif Troisième Bureau et participe au festival *Regards croisés*. Il a enseigné de 1994 à 2001 dans les classes théâtre au lycée E. Hérriot de Voiron, et il intervient actuellement depuis 2003 à L' E.N.S.A.T.T. (école Nationale Supérieure des Arts et Techniques du Théâtre) à Lyon dans le département « écriture dramatique » dirigé par Enzo Cormann et, ponctuellement, au conservatoire régional d'art dramatique de Grenoble.

Xavier BROSSARD - comédien

Après des études de lettres, Xavier Brossard suit une formation à l'Actors Centre de Londres. Retenu pour l'Ecole des Maîtres, il joue avec le metteur en scène lituanien E. Nekrosius pour *La Mouette* de A. Tchekhov. En France, il a pu travailler au théâtre sur de nombreux projets avec notamment Jean François Sivadier mais aussi Yann-Joël Collin et Eric Louis pour *Henry IV* de W. Shakespeare, *Le Bourgeois, la Mort et le Comédien* d'après Molière ou encore dernièrement *Le Songe d'une nuit d'été* de W. Shakespeare créée à l'Odéon. Inscrit comme artiste au sein d'IBK, il participe à des performances tel que *Business day* au Miami Art Basel. Il a écrit et joué aussi sa propre performance *Top Management* une réflexion sur le langage.

Didier DUGAST - comédien

Suite à un DEUG d'histoire de l'art et une licence d'études théâtrales à l'Université Paris VIII, il poursuit des études dirigées par Michèle Kokosowski, Claude Buchvald, Claude Merlin, Michel Vinaver, Karine Saporta, Gilone Brun.

Il joue au théâtre :

Falstaf, de William Shakespeare adapté par Valère Novarina, mise en scène de Claude Buchvald (2007/2009), création Théâtre National de Chaillot. *Je commence lundi*, écrit et mise en scène de Annie Pauleau-Gauthier (2006/2007), création Théâtre de Creil. *Morderegripipio...*, d'après Rabelais, mise en scène Claude Buchvald (2003/2005), création à Bobigny MC 93. *Tête d' Or*, de

Paul Claudel, mise en scène de Claude Buchvald (2002/2003), création au Festival d'Automne, Théâtre des Bouffes du Nord. *L'Origine Rouge*, de Valère Novarina, mise en scène de l'auteur (2001/2002), création au Festival d'Avignon, Théâtre National de la Colline. *L'Opérette imaginaire*, de Valère Novarina, mise en scène de Claude Buchvald (1999/2001), Festival d'Avignon Théâtre des Bouffes du Nord. *L'Aventure*, de Marina Tsvetaïeva, mise en scène de Nicolas Struve (1998/1999), création au Festival de Dijon. *Le Repas*, de Valère Novarina, mise en scène de Claude Buchvald (1997/1998), création au Festival d'Automne, Centre Georges Pompidou - lecture publique à France Culture. *Les Cordonniers*, de Witkiewicz, mise en scène de Sanda Hrzic (1997/1998), création au Théâtre de la Tempête. *La Chair de l'homme*, de Valère Novarina, mise en scène de l'auteur (1995/1996), création au Festival d'Avignon. *Vous qui habitez le temps*, de Valère Novarina, mise en scène de Claude Buchvald (1995/1996), Théâtre de la Tempête.

Florence Masure- comédienne

Formée au Conservatoire National de Roubaix puis au Conservatoire National Supérieur de Région de Lille, Florence Masure a également fait des formations en danse classique et contemporaine, jazz et chant.

Elle a notamment joué au théâtre, en 2009, dans *Mon Golem* de Wladyslaw Znrko, *Life Tastes Good* de Frédéric Tentelier, en 2008, *Les révoltés* de C. Martin, mise en scène de Bruno Lajara, *Information sur le Schnaps*, de L. Tartar, mise en scène de Christophe Moyer, *Une Chenille dans le coeur*, de S. Jaubertie, mise en scène de Bruno Lajara, en 2007, *L'avenir du Progrès* – création Richard Dubelski, *Pas Moi* de S. Beckett, mise en scène de Stéphane Verrue, en 2006, *Les Mains Bleues* de L. Tremblay, mise en scène de Nicolas Ory. Au cinéma, *Lundi CDI* de Patrice Deboosere (2009), *Sommeil Blanc* de Jean-Paul Guyon (2008), *Nord Paradis* de Christophe Lamotte, *La Chambre des Morts* de Alfred Lot (2007), *Arielle* de Jean-Marc Descamps (2006). Enfin, à la télévision pour Jacques Maillot, Bruno Bontzolakis, Michel Hassan...

Eric Caruso- comédien

Formé à L'École Supérieure d'Art Dramatique du TNS, il a joué notamment en 2009 dans *Maison de poupée* d'Ibsen, mis en scène par Stéphane Braunschweig, *Roberto zucco* de Bernard-Marie Koltès, mis en scène par Christophe Perton, en 2008, *Kliniken* et *Details* de Lars Noren, mis en scène par Jean-Louis Martinelli, en 2007, *Le mendiant ou la mort de Zand* de Iouri Olecha, mis en scène par Bernard Sobel, en 2006, *Dons, Mécènes et Adorateurs* d'Alexandre Ostrovski, mis en scène par Bernard Sobel, en 2005, *Flux* de Patrick Bouvet mis en scène Patrick Bouvet, *Troilus et cressida* de Shakespeare et *Un Homme est un homme* de Bertold Brecht, mis en scène par Bernard Sobel.

Noémie Develay-Ressiguiier- comédienne

Noémie Develay-Ressiguiier étudie à l'école du Theatre National de Strasbourg. Elle joue *Un chapeau de paille d'Italie* de Labiche mis en scène par Jean-Baptiste Sastre au Theatre National de Chaillot, *La Cerisaie* de Tchekhov mis en scène par Alain Françon au Theatre National de la Colline, *Liliom* de Molnar mis en scène par Marie Ballet au Theatre de la Tempete, *L'échange* de Paul Claudel mis en scène par Thomas Condemine, *Siwa, rencontre France / Algérie / Irak* avec Michel Cerda à Oran et au Theatre des Bouffes du Nord. Elle tourne au cinéma et à la télévision avec Carine Tardieu, Jean-Jacques Zilbermann, Marc Rivière, Olivier Panhot, Serge Meynard.

La

Lundi 6 décembre 2010

Au Poulailier

Critique : **Ennemi public** (Henrik Ibsen / Thierry Roisin)

Ennemi public

D'après *Un Ennemi du peuple* de Henrik Ibsen, mise en scène de Thierry Roisin

La Comédie de Béthune, du 30 novembre au 10 décembre 201

Ibsen, loin des frimas scandinaves et des ténèbres intérieures auquel la tradition a pu le réduire, est parfois capable d'un théâtre politique d'une rare impertinence. La trajectoire de Thomas Stockmann, médecin en chef d'une station thermale qui découvre l'infection de ses eaux et se trouve en but aux tractations politico-médiatiques venues étouffer l'affaire, illustre exemplairement la férocité du combat politique : la volonté individuelle du vrai et du juste vient se heurter à la défense apparente de l'intérêt commun, sous les atours d'une « majorité compacte » et bêlante. Le projet artistique complet de Thierry Roisin et de son équipe (bravo notamment pour l'adaptation du texte et la création musicale !) expose avec habileté le texte aux questions contemporaines, de l'inquiétude écologique à l'obsession de la transparence. Une réussite indéniable.

écologique à l'obsession de la transparence. Une réussite indéniable.

Un simple écart de titre, et l'horizon d'une réflexion se dessine. L'« ennemi du peuple » devient un « ennemi public » : le médecin Stockmann n'annonce en rien Jacques Mesrine, il est plutôt une sorte de défenseur de la vérité, plus obstiné qu'un Galilée, et seule une conspiration générale finira par le désigner comme l'homme à abattre à la vindicte de la foule. Passer du peuple au public, voilà la première excellente idée de Thierry Roisin qui fait entrer Ibsen de plain-pied dans le monde contemporain. L'entité peuple devenue nébuleuse ou dissoute dans les discours, faut-il lui préférer celle du public, ensemble de citoyens consommateurs connectés aux sources d'informations ? C'est cette distance du corps politique à la société atomisée que le spectacle met subtilement en évidence. Dès l'installation à vue des comédiens, derrière le décor géométrique figurant a minima l'intérieur des Stockmann, une libre circulation se met en place : ils entrent et sortent du plateau comme de leurs rôles, prenant parfois en fond de scène la fonction de musiciens bruitistes (venus ponctuer la progression du drame sur une partition expressive de François Marillier). Face à eux, le public sollicité par des adresses constantes, impliqué, presque « embarqué » dans le scandale à l'abord du spectacle, doit se positionner, entonner le

même air que le chœur frileux des citoyens propriétaires ou suivre – mais jusqu’où ? – l’obsession intransigeante de Thomas Stockmann.

La dialectique existant entre affaires publiques et public aux affaires du théâtre est tendue avec une belle rigueur et dynamise les figures un rien typées de la pièce d’Ibsen. Le travail d’actualisation de la langue œuvre beaucoup aussi en ce sens, et les changements de personnages opérés par deux des comédiens (Xavier Brossard incarne deux formes distinctes de faux rebelles devenus opportunistes, tandis que Didier Dugast, *Janus bifrons*, joue à la fois l’opposant et l’adjuvant de la quête désespérée de Stockmann) injectent de la complexité dans les rouages de la machine. Pour tenir les rôles principaux, monolithiques mais forts, il fallait une qualité d’incarnation exceptionnelle : les frères ennemis sont magnifiquement servis par Yannick Choirat (qui donne à la figure du médecin une belle énergie, directe et précise à la fois, soutenant parfaitement le crescendo) et Dominique Laidet (d’une force terrienne définitivement rationnelle et compromise). Leur face-à-face, porté par le reste de la troupe, permet de donner corps à l’affrontement qui pourrait paraître dans la pièce un rien théorique. Plus l’injustice frappe le médecin, plus sa lutte paraît impossible et son isolement intenable, tandis que le maire, son frère, odieux mais pragmatique, ne cesse de chatouiller le besoin de sécurité en chacun et finit par imposer sa logique. Cette belle dialectique fonctionne à merveille et permet de dépasser le récit singulier vers une fable universelle à portée tragique : suivant parfaitement en cela la leçon d’Ibsen, Thierry Roisin met en évidence la force extraordinaire d’anéantissement que suscite face à soi le désir individuel de justice.

David Larre

Après la cure, la curée

CRITIQUE

Théâtre . A Béthune, Thierry Roisin met en scène «Ennemi public» d'après Ibsen, qui relate la chute d'un médecin victime de sa probité.

Dans la salle de la Comédie de Béthune, Thierry Roisin - directeur des lieux depuis trois ans - et son éclairagiste, Gérald Karlikow, tardent à baisser les lumières, comme s'ils redoutaient que la pénombre ne dénature leur projet. Pour mettre en scène *Un ennemi du peuple* d'Ibsen, Roisin joue la carte de la proximité.

Temporelle, d'abord : les costumes n'évoquent pas la Norvège de la fin du XIXe siècle, mais la France rurale d'aujourd'hui. Le maire de la ville est en pull, casquette et pataugas ; lui-même et ses concitoyens s'habillant dans le catalogue de la Redoute. A l'acte IV, qui débute par une réunion publique, la salle se rallume même totalement, et les spectateurs jouent alors le rôle des habitants venus écouter l'orateur. Pas de démagogie dans cette volonté de sympathiser. Thierry Roisin n'est pas un apôtre du réalisme, ni du théâtre psychologique. Le décor est réduit au minimum et les comédiens, quand ils quittent la scène, se contentent de reculer de quelques pas sur le plateau en attendant que leur tour de parole revienne. Entre chaque acte, la petite troupe se regroupe pour faire un peu de musique, chœur ou fanfare en répétition dans la salle municipale.

Pertinence. Ces partis pris ont un impact pédagogique : on entend et on voit tout très (voire trop) bien. La pièce d'Ibsen y perd en mystère, pas en pertinence. On ne rate pas une miette d'un texte visionnaire, dont les thèmes - écologiques, économiques et politiques - trouvent des échos actuels.

Pour assurer la prospérité de leur bourgade, les autorités ont misé sur le développement d'une station thermale, qui doit attirer des milliers de curistes. Le docteur Stockmann, le frère du maire, a été nommé médecin chef pour apporter à l'affaire sa caution scientifique. A quelques semaines de l'ouverture du nouvel établissement, il découvre que les eaux censées guérir sont empoisonnées par la tannerie locale qui a pollué la nappe phréatique. Fier de sa découverte, il est dans un premier temps considéré comme un homme providentiel, qui a réussi à prévenir une catastrophe.

Croisade. Mais les intérêts économiques reprennent vite le dessus. Le maire accuse son frère de vouloir ruiner la communauté au nom du principe de précaution, et retourne l'opinion publique contre lui, avec l'aide de la presse - progressiste mais corrompue - et du syndicat des propriétaires. Le sauveur devient l'ennemi public. Qui entame alors une métamorphose accélérée. Ecœuré, l'idéaliste part en croisade contre la lâcheté de la société démocratique. Et rêve d'un monde guidé par quelques esprits éclairés - tels que lui-même - seuls capables de le tirer hors de la fange.

D'idéalistes jusqu'au-boutistes, l'œuvre d'Ibsen ne manque pas, notamment Brand, pasteur fou de Dieu qui entraîne sa communauté dans l'abîme au nom de la pureté. Stockmann est de la même trempe, et le récit de sa mutation offre un saisissant raccourci de ce que sera le fascisme. Que cette dimension-là de l'œuvre nous semble aujourd'hui si présentement plausible n'a rien de rassurant. Et c'est tout le mérite du spectacle de Roisin de donner à la pièce une vibrante dimension citoyenne.

Annexe 1 : crises sanitaires et crises politiques.

<http://www.lefigaro.fr/sante/2010/> [...] france.php

Le Mediator serait responsable de 500 à 1000 décès en France INFO LE FIGARO.fr -

Une étude de la Cnam a évalué les risques imputables à ce médicament retiré en novembre dernier. Mediator, le médicament des laboratoires Servier réservé à l'origine aux diabétiques en surcharge pondérale puis prescrit aux patients désireux de perdre du poids serait responsable de 500 à 1000 décès en France. C'est ce qui ressort d'une étude confidentielle de la Caisse nationale de l'assurance maladie (Cnam) dont Le Figaro a pu avoir connaissance. Suite à une saisine de l'Agence française de sécurité sanitaire des produits de santé (Afssaps), les médecins de la Cnam ont passé à la loupe le devenir médical des patients ayant pris du Mediator. L'objectif étant d'évaluer le nombre d'hospitalisations et de morts potentiellement liés à ce médicament. Selon d'autres travaux réalisés au Centre hospitalier de Brest, le risque de complications graves liées à ce médicament serait de l'ordre de 0,5 cas pour 1000. Celles-ci surviendraient pour des traitements d'au moins quelques mois. L'Afssaps a commandé cette étude dans un contexte de judiciarisation, plusieurs malades ayant porté plainte contre la firme Servier (deuxième groupe pharmaceutique français après Sanofi-Aventis) du fait de complications cardiaques consécutives à la prise de Mediator. Par ailleurs l'Agence du médicament a également été critiquée par les plaignants et leurs avocats pour avoir tardé à retirer cette molécule du marché. C'est 33 ans après sa commercialisation et dix ans après la première déclaration de pharmacovigilance en France que le Mediator a été suspendu. Ce produit, un dérivé des amphétamines est chimiquement proche d'un autre produit de Servier, l'Isoméride, retiré lui de la vente en 1997.

Les chiffres de l'étude de la Cnam confirmeraient donc ceux parus dans la thèse de doctorat d'Etat de docteur en pharmacie soutenue par Flore Michelet à l'université de Rennes il y a quelques mois. «La situation est grave, cette histoire va mal se terminer, nous confiait récemment un expert reconnu en pharmacovigilance. Le jour où les chiffres vont sortir, il va y avoir un scandale terrible». Le Mediator est accusé d'avoir des effets secondaires particulièrement graves en favorisant les maladies des valves cardiaques et l'hypertension pulmonaire. Dès 1997, le New England Journal of Medicine, l'une des plus prestigieuses revues médicales américaines publiait un article détaillant les effets néfastes du dexfenfluramine sur les valves

cardiaques. D'autres publications scientifiques suivront notamment dans Plos One. La toxicité cardiaque de leur métabolite commun est reconnue en 2000. «J'ai demandé à l'Afssaps, en ma qualité de rapporteur spécial de la Mission Santé pour la Commission des Finances de me fournir l'étude de la Cnam», explique le député Gérard Bapt. Quid des patients qui ont pris du Mediator pendant des années? Le Dr Irène Frachon, pneumologue au CHU de Brest, auteur d'un livre paru en juin (Mediator, sous-titre censuré) estime qu'une surveillance s'impose. « J'ai fait part à l'Afssaps de ma préoccupation. Nous voyons régulièrement à l'hôpital de Brest des malades hospitalisés pour insuffisance cardiaque grave et qui s'avèrent être des victimes «qui s'ignorent» du Mediator, explique-t-elle. Le risque que le traitement médical ou chirurgical soit inadapté ou trop tardif est alors important. Il faudrait que les patients qui ont été significativement exposés au Mediator soient invités à consulter un cardiologue avec réalisation d'une échographie cardiaque. Ce repérage est possible grâce aux données de la Cnam, données qui sont cependant supprimées au bout de 3 ans ». Quand le Mediator a été retiré du marché en novembre dernier, 300.000 personnes étaient sous traitement en France. Chaque année, sept millions de boîtes étaient vendues dans notre pays.

Ce devait être le traitement miracle pour les enfants trop petits: 111 d'entre eux sont morts après avoir reçu, entre 1982 et 1986, des injections de produits contaminés. A qui la faute? Au terme d'une instruction fleuve, plusieurs personnalités du monde médical vont être jugées à Paris.

Comment a-t-on pu traiter des enfants avec des hormones de croissance contaminées entre 1982 et 1986? Savait-on qu'ils étaient susceptibles de contracter ainsi la maladie de Creutzfeldt-Jakob (MCJ)? Pourquoi n'avoir rien dit aux familles? C'est autour de ces trois questions clefs que devrait tourner, quatre mois durant, le procès prévu le 6 février devant le tribunal correctionnel de Paris.

Ce procès sera avant tout celui d'un mandarinat arc-bouté sur ses certitudes. Erigeant le secret en dogme. Oubliant qu'un patient jouit d'un droit sacré, celui d'être informé sur les conséquences éventuelles des soins qui lui sont administrés. Faute d'avoir respecté cette règle - c'est la thèse de la juge d'instruction Marie-Odile Bertella-Geffroy - une demi-douzaine de personnalités du monde médical sont poursuivies. Parmi elles, le Pr Jean-Claude Job, ex-président de France-Hypophyse, l'association chargée à l'époque de la collecte des hypophyses et du contrôle de l'attribution des hormones. Autre prévenu: Fernand Dray, ancien dirigeant d'Uria, le laboratoire qui, à l'Institut Pasteur, fabriquait l'hormone en question.

Aux côtés de ces deux hommes figurent Jacques Dangoumau, directeur de la Pharmacie et du médicament (1982-1987) au ministère de la Santé, Henri Cerceau, directeur de la pharmacie centrale de l'Assistance publique (1981-1991), et Elisabeth Mugnier, chef de la collecte des hypophyses au sein de France-Hypophyse. Tous sont poursuivis pour tromperie et homicides involontaires. Fernand Dray, aujourd'hui âgé de 87 ans, est en outre soupçonné d'avoir perçu des commissions illégales.

Pour comprendre ce dossier, il faut en fait revenir au début des années 1980. De nombreux médecins prescrivent alors la fameuse hormone, sous forme d'injections. Pour les parents, l'espoir est immense et la confiance absolue: le

laboratoire Uria n'est-il pas rattaché au prestigieux Institut Pasteur?

Les hypophyses collectées dans des conditions stupéfiantes

Arnaud Honet, 15 ans, commence à suivre le traitement au début de 1982. Vient ensuite le tour de Christophe Hochedez-Prével (11 ans, 1,31 mètre, 26 kilos), de Gilles Rampoux (14 ans, 1,43 mètre) et de centaines d'autres. De fait, ils gagnent bien quelques centimètres. Mais à quel prix? Une sommité du monde scientifique, le Pr Luc Montagnier, membre de l'Institut Pasteur, affirme qu'il y a un risque à utiliser ainsi une substance fabriquée de façon artisanale à partir d'hypophyses de cadavres. Il met en garde l'association de Jean-Claude Job contre l'utilisation du cerveau d'une personne morte d'encéphalite aiguë, de tumeur intracrânienne ou de maladie chronique du système nerveux. Mais cet avertissement n'émeut guère Fernand Dray et Jean-Claude Job: ils continuent de fabriquer et de prescrire l'hormone, tout en se gardant de répercuter aux parents les doutes de leur confrère.

A la fin de l'année 1982, l'inquiétude monte d'un cran. Un rapport de l'Inspection générale des affaires sociales (Igas) révèle en effet que la collecte d'hypophyses dans les morgues ou les hôpitaux - le plus souvent par des employés qui arrondissent ainsi leurs fins de mois - se fait parfois dans des conditions stupéfiantes. Au CHU de Metz, elles sont extraites des cerveaux à l'aide d'un instrument de fortune créé avec un... tuyau de chauffage central (voir page 100)!

Ici et là, des voix - peu nombreuses - s'élèvent pour réclamer des éclaircissements. Le 12 décembre 1984, le Pr Jacqueline Mikol, chef du service d'anatomie pathologique de l'hôpital Lariboisière, à Paris, écrit en ce sens au Pr Job. Quelques jours plus tard, la réponse fuse, cinglante: «Dans le monde entier, des hypophyses sont collectées sans précaution particulière. [...] Les modes d'extraction de l'hormone éliminent les risques de contamination.» Des familles s'inquiètent, leurs médecins les rassurent. Aucun danger...

Fin 1984, nouvelle alerte. Venue des Etats-Unis, cette fois. En Californie, un jeune homme de 21 ans meurt de la maladie de Creutzfeldt-Jakob après avoir suivi un traitement à l'hormone de croissance extractive dans les années 1970. L'autopsie est formelle: il y a un lien entre la MCJ et l'hormone.

Les registres de distribution ont été volés

Les autorités sanitaires américaines réagissent en interdisant le recours à des hormones d'origine humaine. Quant au laboratoire danois Kabi, il stoppe toute distribution et annonce la mise sur le marché d'une hormone biosynthétique, sans risque. Plusieurs pays (Suède, Finlande, Grèce, Belgique, Pays-Bas, Canada, Australie, Nouvelle-Zélande) suivent l'exemple américain.

Côté français, Jean-Claude Job et Fernand Dray refusent le pragmatisme américain. Leur position est même confortée par Henri Cerceau et Jacques Dangoumau. Celui-ci, directeur de la Pharmacie et du médicament au ministère de la Santé, adresse, le 7 mai 1985, une note sans équivoque à l'association: «La qualité du système mis au point en France, la nature des produits utilisés, les garanties offertes par leur contrôle, la gravité du handicap traité justifiaient de ne pas interrompre le très remarquable travail réalisé par l'association France-Hypophyse en liaison avec la Pharmacie centrale et la Commission nationale de l'hormone de croissance.»

Le fonctionnaire fait-il preuve d'aveuglement? Veut-il juste éviter un scandale? Une certitude: vers la fin de 1985, certains médecins laissent entendre, *mezza voce*, que depuis trois ans plusieurs milliers d'ampoules provenant de lots contaminés ont été injectées à des patients, alors qu'elles auraient dû être rappelées.

Il faut pourtant attendre le 2 décembre 1991 pour que la justice entre enfin en jeu. Ce jour-là, un père de famille, Abdelassam Benziane, dépose plainte au nom de son fils de 15 ans, Yliassif. Traité, depuis le 3 janvier 1983, par l'hormone de croissance d'origine humaine, l'adolescent vit un calvaire depuis septembre 1989: il souffre de troubles neurologiques, de tremblements, de vertiges. Une semaine après le dépôt de la plainte, Yliassif s'éteint à Sannois (Val-d'Oise). Mais le processus judiciaire est enclenché. Il ne s'arrêtera pas.

La juge Marie-Odile Bertella-Geffroy instruit ce dossier. A bien des égards, il ressemble à celui du sang contaminé, dont elle est aussi chargée: même indifférence à l'égard des patients; même souci de rentabilité; même morgue de certains mandarins, persuadés de détenir la vérité.

La tâche de la magistrate s'annonce immense. Elle peine d'autant plus à reconstituer le cheminement des lots contaminés entre 1982 et 1986 (la période où le risque a été à son maximum) que les registres de distribution ont été volés! L'ordinateur où figurait le listing des ordonnances destinées aux malades a également disparu. En septembre 1998, Marie-Odile Bertella-Geffroy reçoit une lettre anonyme dans laquelle l'auteur indique que la destruction de pièces n'avait qu'un objectif: «Nuire à la bonne marche de l'enquête!»

Mais la juge s'obstine. Grâce aux expertises - accablantes - grâce aussi aux témoignages des victimes et des agents collecteurs d'hypophyses, elle reconstitue le puzzle de l'affaire et finit par mettre en examen plusieurs pontes du monde médical.

Au cours de l'instruction, ces derniers ont réfuté avoir commis la moindre faute ou négligence. Le Pr Job a souligné qu'il avait toujours cru à l'inocuité du

traitement et que tout avait été entrepris pour sécuriser les prélèvements d'hypophyses. Une analyse partagée par Fernand Dray. Il reste à savoir s'ils maintiendront cette ligne de défense lors du procès.

Les petits profits de Fernand Dray

L'un des principaux prévenus du procès, Fernand Dray (ex-directeur de laboratoire à l'Institut Pasteur), devra notamment s'expliquer sur une rémunération perçue à l'occasion d'achats d'hormones en Belgique. En 1985, l'Institut Pasteur et la société Techland - installée à Liège - décident de mettre leurs compétences en commun pour valoriser au maximum les hypophyses humaines dans le domaine de la biologie tant clinique que médicale. L'objectif est d'obtenir des hormones de grande qualité, destinées à être vendues dans le monde entier. Aux termes de cet accord, Pasteur perçoit une rémunération de 25% du chiffre d'affaires des ventes effectuées hors de France par Techland, tandis que cette dernière a droit à 25% des ventes effectuées par Pasteur sur le territoire national. L'activité se révèle plutôt juteuse pour l'institut, qui engrange un bénéfice de plus de 7 millions de francs entre 1986 et 1992. Jusque-là, rien à dire. Sauf que la juge Bertella-Geffroy, au cours de son instruction, découvre une curieuse convention, passée - fort discrètement - le 30 mai 1986 entre Techland et Fernand Dray: selon cet accord, ce dernier se voit attribuer le titre de conseiller scientifique de... la société belge. A ce titre, il est rémunéré sur les ventes d'hypophyses. Entre mai 1986 et fin 1992, le biochimiste perçoit ainsi plus de 340 000 francs, déposés sur un compte ouvert à son nom dans une banque belge. Interrogé par la juge sur la réalité du travail effectué par Dray, l'un des dirigeants de Techland lâchera: «[...] M. Dray n'a eu aucun rôle actif, ni fourni aucune prestation à Techland. Je ne vois pas de justificatif à l'intéressement financier de M. Dray aux ventes d'hormones de croissance par Techland à Pasteur.»

Mots clefs

Hormone de croissance. Chez l'enfant, le déficit de cette hormone produite dans le cerveau se traduit par une taille inférieure à la moyenne. Aujourd'hui, cette anomalie peut être corrigée par des injections d'hormone de synthèse.

Hypophyse. Cette petite glande située à la base du cerveau produit cinq hormones différentes. Au début des années 1980, on prélevait des hypophyses sur des cadavres pour en extraire l'hormone de croissance.

Maladie de Creutzfeldt-Jakob (MCJ). Pathologie cérébrale rare et mortelle, la MCJ se manifeste par des troubles de l'équilibre et des mouvements anormaux. Elle évolue vers la démence. La maladie est due à un agent infectieux particulier, le prion, transmis par l'alimentation (notamment la consommation de «vache folle») ou des injections d'hormone de croissance contaminée.

Sang contaminé, vache folle, amiante : les crises sanitaires avant le Mediator

Distilbène, Tchernobyl, hormones de croissance, Isoméride... Challenges.fr fait le point sur les principaux scandales sanitaires de ces dernières années, alors que l'Inspection générale des affaires sociales a rendu son rapport sur l'affaire du Mediator.

Voici quelques uns des principaux scandales sanitaires survenus avant l'affaire du Mediator, à propos de laquelle l'Inspection générale des affaires sociales a rendu un rapport samedi 15 janvier

- Le **Distilbène** a été prescrit à des millions de femmes enceintes à partir de 1948 -et 1950 en France- pour prévenir les fausses couches et les risques de prématurité et traiter les hémorragies de la grossesse. Mais, dès 1953, l'inefficacité de cet œstrogène de synthèse est démontrée et, en 1971, de graves malformations chez les enfants de mères traitées sont formellement attribuées à l'hormone. Ainsi, les filles exposées in utero ont des risques de cancers du vagin et du col de l'utérus, selon le réseau DES France, qui soutient les victimes de ce médicament. Si les Etats-Unis retirent immédiatement le Distilbène du marché, la France attendra... jusqu'en **1977**.

- La catastrophe de **Tchernobyl** survenue le 26 avril **1986** en Ukraine est le seul accident classé au niveau 7 sur l'échelle internationale des événements nucléaires, ce qui en fait la plus grave catastrophe nucléaire jamais répertoriée. Le nuage radioactif atteint la France le 29, mais le gouvernement ne juge pas nécessaire de mettre en place une quelconque mesure de sécurité. Contrairement aux pays voisins comme l'Allemagne, qui interdisent la consommation de produits frais. Aussi, depuis 2001, 400 poursuites contre X ont été engagées dans l'Hexagone par l'Association des malades de la thyroïde. Pour autant, un rapport de l'AIEA de 2005 recense près de 30 morts par syndrome d'irradiation aiguë directement attribuables à l'accident, tout en estimant que le nombre de morts supplémentaires par cancer est trop faible pour être détectable. Des organisations non gouvernementales avancent elles le chiffre de 600.000 à 900.000 morts.

- Le scandale du **sang contaminé** éclate en avril **1991**, lorsque *L'Evénement du jeudi* publie un rapport prouvant qu'en 1985 le Centre national de transfusion sanguine a sciemment écoulé du sang potentiellement porteur du virus du Sida. Entraînant la contamination par le VIH d'environ 5.000 hémophiles et transfusés. Jugés, deux responsables du CNTS, dont son directeur, le Dr Michel Garretta, sont condamnés à de la prison ferme en 1992. Côté politique, l'ancien Premier ministre Laurent Fabius et les ex-ministres Georgina Dufoix et Edmond Hervé comparaissent en 1999 devant la Cour de justice de la République pour homicide involontaire, ce dernier étant reconnu coupable mais dispensé de peine. Le volet pénal de l'affaire est finalement clos le 18 juin 2003, sur un non-lieu général de la Cour de cassation qui entraîne la relaxe de la trentaine de conseillers ministériels et médecins poursuivis depuis 1994.

- Même année, même scénario? En décembre **1991**, une enquête est ouverte suite à la plainte de parents d'un enfant atteint de la maladie de Creutzfeldt-Jakob après avoir suivi un traitement pour favoriser sa croissance. L'**hormone de croissance** utilisée dans les années 1980 aurait de fait été prélevée sur des cadavres dans des conditions dangereuses. Surtout, des

stocks suspects ont été écoulés en 1985 et 1986 malgré les mises en garde sur d'éventuels risques infectieux. Ce qui aurait provoqué la mort de 119 enfants. Après vingt ans de procédure, et une relaxe générale en première instance, la cour d'appel rendra son arrêt sur le sujet le 5 mai 2011. A noter que l'Agence française de sécurité sanitaire des produits de santé vient de révéler une surmortalité chez des patients traités cette fois avec des hormones de croissance synthétiques.

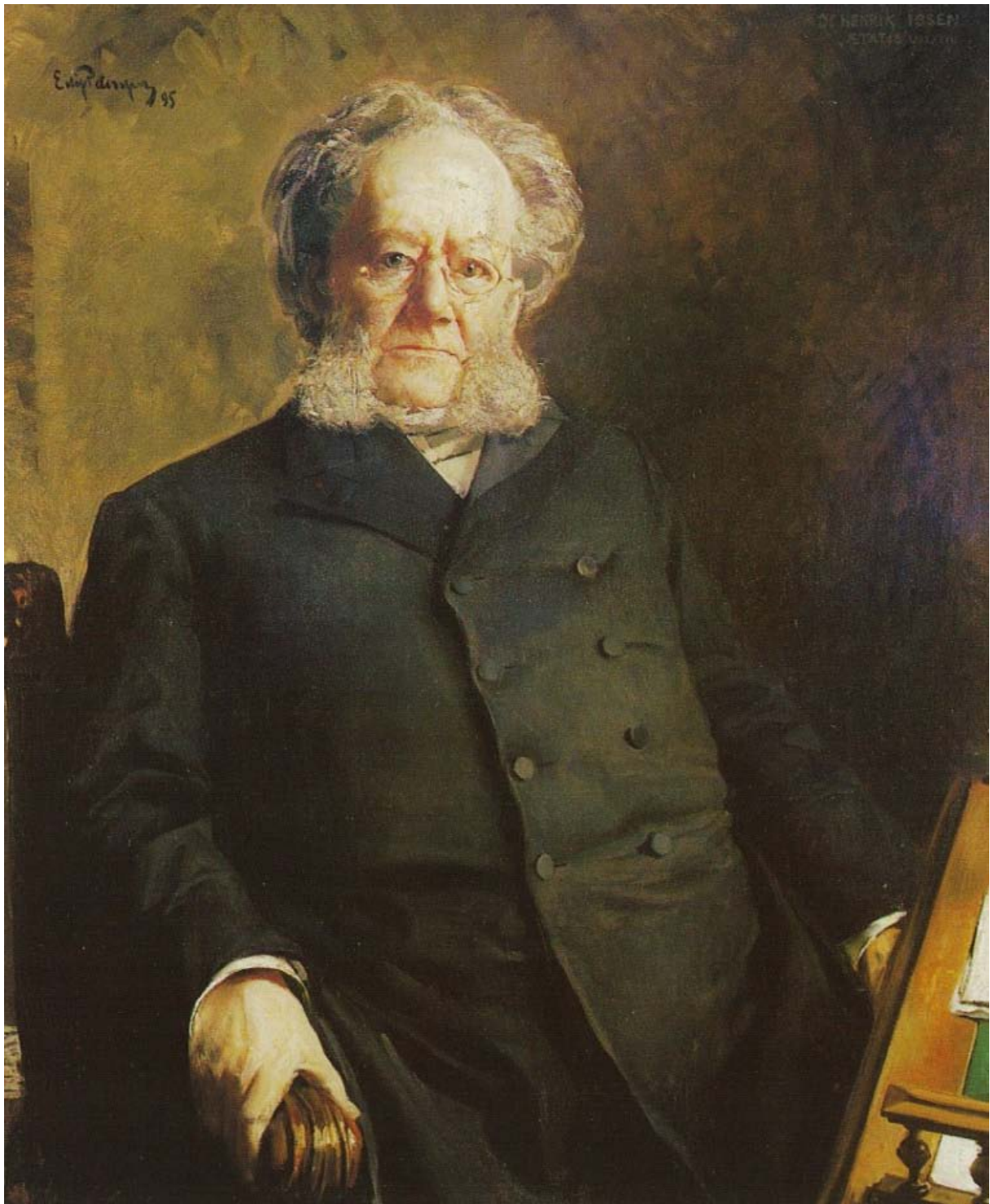
- L'affaire de la **vache folle** a commencé en 1985 par une épizootie au Royaume-Uni, qui s'est propagée à plusieurs pays, infectant plus de 190.000 animaux. Ce n'est qu'en **1996** qu'elle s'est muée en crise sanitaire, avec la découverte d'une possible transmission de l'encéphalopathie spongiforme bovine à l'homme. Pour limiter cette infection dégénérative du système nerveux des bovins -due notamment à l'utilisation de farines animales-, un embargo sur le bœuf britannique est alors décrété par l'Union européenne, qui ne sera levé par Paris qu'en 2002. Entre chute de la consommation de viande, abattage de cheptels, et instauration du principe de précaution, la France a dépensé l'équivalent de 850 millions d'euros par an sur la période. Reste qu'elle est accusée d'avoir parfois tardé à agir. La maladie a fait à ce jour quelque 200 victimes humaines, un nombre qui pourrait augmenter du fait d'une longue période d'incubation.

- L'**Isoméride** avait un effet sur la faim... mais aussi sur les poumons. En **1997**, les laboratoires Servier sont contraints de retirer du marché ce médicament anti-obésité pris par plus 5 millions de Français depuis 1985. Responsable de cas d'hypertension artérielle pulmonaire voire d'anomalies des valves cardiaques, il aurait causé la mort d'au moins 40 personnes.

- Toujours en **1997**, l'**amiante** est enfin interdit en France. A l'origine d'environ 35.000 décès, un chiffre qui pourrait grimper à 100.000 d'ici à 2025, ce matériau hautement cancérigène a été massivement utilisé par les travailleurs en bâtiment depuis la Seconde guerre. Et ce, malgré sa dangerosité connue des industriels et de l'Etat. Celui-ci sera d'ailleurs reconnu responsable du décès de personnes contaminées pour la première fois en 2000.

par Flore de Bodman, journaliste à Challenges.fr, vendredi 14 janvier 2011.





Henrik Ibsen par Eilif Peterssen, huile sur toile, 1895

Ibsen et le réalisme

Les quatre drames publiés par Ibsen entre 1877 et 1882, *Les Soutiens de la société*, *Une maison de poupée*, *Les Revenants* et *Un ennemi du peuple*, sont ordinairement qualifiés de « drames contemporains réalistes », ou de « drames à problème ».

Cette dénomination se justifie principalement par quatre caractéristiques :

Ils soulèvent des questions de société.

Ils comportent une perspective de critique sociale.

Leur action se déroule à l'époque contemporaine de l'auteur.

Ils mettent en scène des personnages et des situations issus du quotidien.

Les questions de société

Le critique littéraire Georg Brandes (1842-1927) fut, dans les pays nordiques, le plus en vue des partisans du réalisme. En 1871, il donna, à l'Université de Copenhague, une série de conférences intitulée « Les principaux courants littéraires du XIXe siècle » (conférences qui furent publiées en six tomes entre 1872 et 1890). Brandes y présenta le programme suivant, pour une nouvelle littérature réaliste, axée sur la critique de la société : « Il s'avère, de nos jours, que ce qui fait vivre une oeuvre littéraire, c'est sa capacité à soulever des questions de société. Ainsi George Sand met-elle au débat les relations entre les sexes, Byron et Feuerbach la religion, Proudhon et Stuart Mill la propriété, Tourgueniev, Spielhagen et Émile Augier les rapports sociaux. Une littérature qui ne lance pas de débat, c'est une littérature qui est sur le point de perdre toute importance. »

Les représentants norvégiens du réalisme social - Ibsen, Bjørnson, Lie, Garborg, Kielland et Skram - ont tous été influencés par Brandes. Les questions de société qui apparaissent dans les quatre pièces d'Ibsen citées ci-dessus ne sont autres que celles évoquées à titre d'exemples par Brandes. La relation entre hommes et femmes est mise en question dans *Une maison de poupée* et *Les Revenants*. Des traits problématiques des rapports au sein de la société contemporaine sont mis en cause dans *Les Soutiens de la société* et *Un ennemi du peuple* (morale sociale, tyrannie du plus grand nombre, arguments commerciaux entrant en concurrence avec le bien général de la société, question de l'environnement, etc.).

La critique sociale

Ibsen, dans ses drames contemporains, s'attacha impitoyablement à déceler les aspects négatifs de la société - l'hypocrisie et la tricherie, les abus de pouvoir, la

manipulation d'autrui - ne cessant d'exiger la sincérité et la liberté. La vérité, l'émancipation, l'épanouissement personnel, la liberté individuelle sont ici des concepts-clefs. Dans *Les Soutiens de la société*, le mot de la fin revient à Lona Hessel, qui conclut : « L'esprit de vérité et de liberté - voilà les soutiens de la société. » Dans *Les Revenants*, Ibsen jette un regard critique sur ces piliers de la société bourgeoise que sont le mariage et le christianisme, et il lève le voile sur des tabous classiques - l'inceste, les maladies vénériennes et l'euthanasie. Ces audaces valurent au dramaturge et à ses congénères de l'époque un renom entaché de polémique. Leurs oeuvres suscitèrent de vives controverses, voire la fureur. L'on ne peut que constater a posteriori l'importance énorme qu'eurent certains de ces ouvrages sur différents courants sociaux. Sans doute aucune autre oeuvre littéraire, dans l'ensemble des cultures existant au monde, n'eut-elle autant d'impact sur le mouvement d'émancipation féminine qu'Une maison de poupée.

La perspective contemporaine

Toutes les pièces qu'Ibsen écrivit à partir des *Soutiens de la société* se situent dans le monde contemporain (d'où la dénomination de « drames contemporains »). Les représentants du réalisme avaient pour loi propre d'entrer de plain-pied dans leur époque et de se laisser marquer par son esprit. Les drames historiques de style national-romantique appartenaient au passé. Les héros et les divinités antiques étaient remplacés par des gens du commun des mortels. Le déroulement des événements devait y porter la marque de la modernité.

Les premières notes consignées par Ibsen en prévision d'Une Maison de poupée (datées du 19 octobre 1878), sont intitulées « Notes pour une tragédie contemporaine ». Cette désignation est tout à fait significative. L'intention d'Ibsen, en écrivant cette pièce, était d'utiliser la forme classique de la tragédie, pour la mettre au service d'un sujet moderne. Ibsen, dans cet ouvrage, ne se livra pas à des expériences révolutionnaires sur le plan formel. La règle classique des trois unités - unité de temps, d'espace et d'action - y est par exemple respectée.

La nouveauté réside dans un sujet moderne à caractère conflictuel, dans l'actualité de ce qui se déroule sur scène.

Des personnages et des situations issus du quotidien

Dans une lettre adressée au Suédois August Lindberg, directeur de compagnie théâtrale, alors que celui-ci travaillait à la mise en scène des *Revenants*, en août 1883 (mise en scène qui fut la première européenne de la pièce et eut lieu à Helsingborg, le 22 août 1883), Ibsen écrivait :

« Le parler doit être naturel, avec, pour chacun des personnages, un mode d'expression caractéristique - car il n'existe pas deux personnes qui parlent de la

même façon. À cet effet, c'est sur scène, au cours des répétitions, que beaucoup de défauts pourront être corrigés :

On y entendra facilement ce qui sonne artificiel ou contraint, et ce qu'il faut donc changer, et changer encore, jusqu'à ce que la réplique soit parfaitement crédible et conforme à la réalité.

L'effet produit par la pièce sera pour bonne part lié à l'impression qu'auront les spectateurs d'assister à quelque chose qui se déroule dans la vie réelle. »

Ibsen attachait beaucoup d'importance à ce que le public (et les lecteurs) de ses drames contemporains soient les témoins d'une histoire qui aurait pu leur arriver personnellement. Ceci supposait que les personnages des drames parlent et se comportent de façon naturelle, et que les situations représentées aient un caractère quotidien. Les personnages ne pouvaient donc plus parler en vers, comme c'était le cas dans *Brand* et *Peer Gynt*. Les monologues, les apartés et les propos alambiqués (comme dans *Les Guerriers de Helgeland*) étaient désormais bannis. Le drame réaliste devait créer l'illusion d'une réalité reconnaissable.

Jens-Morten Hanssen

Source : <http://www.norvege.no/ibsen/plays/doll/facts.htm>

GRILLE D'ANALYSE D'UN SPECTACLE

(grille établie à partir des ouvrages : *Coups de théâtre en classe entière* de C. Dulibine et B. Grosjean ; *Ecrire et mettre en espace le théâtre* de M. Bernanoce)

L'espace scénique et les décors

1/ Dessinez-le schématiquement.

2/ Quelles sont ses caractéristiques :

- Taille, hauteur, couleurs ;
- Est-il transformable au cours de la représentation ?
- Distance avec le public : séparation ou non, rideau, fosse ...

3/ Que représente-t-il ?

- Espace de vie réel, espace mental ?
- Spectaculaire ou minimal ?
- Décors réalistes ? Datés ? Intemporels ? ...

4/ Bilan : avez-vous aimé les décors ? Pourquoi ?

Les objets

- Faites-en l'inventaire
- Comment sont-ils amenés ?
- A quoi servent-ils ? Usage fonctionnel ou détourné ?

La lumière

- Essentielle ou pas ?
- Variations ? Présence d'ombres ?
- Sélectionnez quelques moments particuliers où elle joue un rôle important :
 - matérialise un espace
 - indique un temps particulier, ou le temps qui passe
 - poétise, dramatise un instant
 - ...

Le son

- Inventaire et typologie des bruits
- Y a-t-il une musique directe ? enregistrée ? d'époque ? originale ?
- Y a-t-il des moments de silence significatifs ?

Les costumes

- (les dessiner)
- Sont-ils d'époque ? contemporains ? intemporels ?
- Couleurs importantes ? métaphoriques ?

Les comédiens en scène

- Inventaire
- Statiques ou dynamiques ?
- Comment chacun entre-t-il en scène ? Occupe-t-il l'espace ? Le quitte-t-il ?
- Trajectoires ou places significatives ?
- Sont-ils souvent / parfois / jamais en contact physique ? Y a-t-il des jeux de regard ?
- Comment caractérisent-ils leur personnage :
 - maquillage
 - costume
 - voix
 - gestes
 - postures
- Y a-t-il ressemblances physiques entre certains personnages ?
- Le texte est-il proféré d'une manière particulière ? Y a-t-il des adresses au public ?
- Que font les acteurs quand ils ne parlent pas ?
- Bilan : les comédiens jouaient-ils comme vous vous y attendiez ?

La mise en scène globale

- Quelle est la première image du spectacle ? La dernière ?
- Durée du spectacle ? Rythme ?
- Scènes mémorables ?
- Parti pris réaliste ? naturaliste ? symboliste ? stylisé ? épique ? expressionniste ? surréaliste ?
- Impression de déjà vu, surprise, originalité, provocation ?
- Le spectacle vise-t-il le rire, l'émotion, la distance critique ?
- Le spectacle comporte-t-il pour vous des énigmes ? Avez-vous tout compris ?
- Quels aspects de l'œuvre le metteur en scène a-t-il privilégiés ?
- Y a-t-il eu allusion à l'actualité ?

Place et réaction du public

- S'est-il impliqué ?
- A-t-il été sollicité ?
- A-t-il frémi, ri, pleuré ... ?